

VOISINS DE PALIER

ROMAN

Nathalie PAZ

Je me sens légère. Comme une plume portée par le vent, je flotte dans les airs. Sensation agréable d'apesanteur. Pourvu que je ne retombe pas trop vite. Je suis sur un petit nuage. La lumière est éclatante. Il fait frais. Pas une fraîcheur vivifiante, non, plutôt celle d'une nuit d'été. Celle que l'on attend avec impatience après la fournaise de la journée. Celle qui calme et apaise les brûlures du soleil.

J'aperçois la forme d'un visage qui se dessine à travers la lumière opaline. C'est *lui*. Il me sourit. Son regard est doux, bienveillant. Je suis rassurée. Il est là, il m'attend. Il ne demande rien. Ne me tend même pas la main pour m'inviter à le rejoindre. Il ne voudrait surtout pas m'influencer. Je sais que je dois, seule, prendre la décision. Quelle qu'elle soit, il la respectera. Il ne me jugera pas, ne m'en voudra pas, il continuera d'attendre, c'est tout. Il a confiance.

Sûre de moi, je m'avance vers lui. Mais j'ai l'impression de faire du sur-place. Quelque chose me retient. Je ne sais pas ce que c'est. Je me sens de plus en plus lourde. Je fais des efforts pour bouger, me déplacer. Je suis engourdie. Mes jambes ne répondent plus... son visage s'éloigne... il fait de plus en plus froid... je tombe ! Je tombe !!!

Je sens le baiser léger de Damien sur ma joue. Je fais semblant de dormir. Il sort en fermant la porte doucement. Je me roule sous la couette. Pas envie de me lever. Envie de rien d'ailleurs. J'ai froid et je suis encore engourdie. Je n'aime pas me sentir comme ça.

Le dauphin est toujours là. Depuis notre installation, il y a quatre ans, dans cet appartement, il essaie de me communiquer son élan. Il y arrive parfois, mais je sens qu'aujourd'hui ce sera plus difficile. Le logement avait été remis à neuf quand on l'a pris, on n'a rien changé depuis. Mon ami le dauphin s'était déjà fait sa place sous le papier peint gris clair de la chambre. Sans doute un enduit mal poncé lui aura donné sa forme. Il semble sourire, heureux de sauter dans les vagues. Je sens qu'il voudrait m'entraîner dans son sillage mais le manque d'énergie m'empêche de le suivre. Je ferme les yeux pour ne plus le voir.

Je sais bien que s'enfouir la tête dans le sable ne change rien au problème, mais là, en ce moment précis, je ne trouve pas d'autre solution. J'entends toutes les petites voix culpabilisantes ou moralisatrices des gens bien-pensants. « Tu ne dois pas rester comme ça. Bouge-toi ! » « Tu n'es qu'une flemmarde ! Lève-toi, la vie n'attend pas ! » « Tu es jeune, belle, intelligente, c'est quoi ton problème ? » « Une bonne psychothérapie, voilà ce qu'il te faudrait ! »

« Merci mes bons amis, vous m'êtes vraiment d'une aide précieuse ! Mon problème ? Vous ne voulez pas réellement le connaître, et moi, j'en ai trop honte pour pouvoir le partager. Alors, foutez-moi la paix ! »

Je l'ai dit. Certes, ça fait du bien mais aussi le vide autour de soi. Depuis je préfère faire semblant et adopter la politique de l'autruche. Je sais que ce n'est pas ça qui me fera avancer mais ça ne me fera pas tomber non plus. Et pour l'instant, j'essaie surtout d'éviter la chute. Il faudrait que j'arrive à ne plus penser, mais s'il y a une chose à laquelle on ne peut pas échapper, c'est bien la pensée ! J'ai tout essayé pourtant, yoga, méditation, relaxation... rien n'y fait. Pire, j'en ai même des acouphènes. La seule chose pour les faire taire : le boulot.

Il faudrait peut-être que je m'y mette. Plus qu'une correction et je n'aurai plus rien. Je n'aime pas cette idée de ne pas avoir de travail devant moi. J'ai besoin d'avoir des projets, des choses à faire, tant pis si elles ne sont pas toujours agréables. C'est probablement ce qui me maintient en vie. Je pense sincèrement qu'il est primordial

pour chaque individu de se sentir utile. Je plains de tout cœur ceux qui sont au chômage ou abandonnés dans leur solitude.

Ça me fait réagir, je me lève enfin. Il est 9h30, pas trop tôt pour commencer la journée !

15h07, j'ai fini. Pas mal ! J'ai le temps de boire un thé avant de filer voir les éditeurs. Facile, ils sont pratiquement tous dans le sixième. À se demander s'ils sont vraiment aussi indépendants qu'ils le prétendent. Moi oui. Je travaille avec qui je veux et qui me plaît. Je peux me le permettre, je suis très appréciée. Docteur en littérature, j'aurais pu prétendre à autre chose. Professeur à la Sorbonne, entre autres, c'est en tout cas ce que souhaitaient mes parents. Mais j'ai choisi une autre voie, sûrement pour affirmer mon indépendance. D'aucuns me poussent vers l'écriture, mais je ne me sens pas une âme d'artiste. Je ne suis pas très imaginative. Je fais ce que je sais faire de mieux : lire ! Je lis, corrige, traduis parfois. Tout ce qui a été publié à mon nom ne m'a apporté aucune notoriété. Ce sont deux manuels scolaires sur la littérature et un recueil des meilleures poésies de l'époque romantique. Livres qui passeront dans beaucoup de mains sans que personne ne se demande qui les a écrits. Les bénévoles des bourses des livres peut-être...

Je savoure mon carré de chocolat noir à soixante-dix pour cent de cacao. Je le lèche, le suce, le fais fondre entre ma langue et mon palais pour profiter de toutes ses saveurs avant qu'il ne glisse dans ma gorge. Il reste dans ma bouche comme une caresse onctueuse avant que le thé déverse sa cascade d'amertume fleurie.

Le temps de me changer, de vérifier que tout est là et je suis dehors.

Je verrouille la porte. On monte en sifflotant. Un homme ? Sûrement. Pourvu qu'il s'arrête plus bas, je n'aime pas croiser les gens dans la promiscuité de l'escalier. Je retiens mon souffle... il continue. Mon cœur bat la chamade. Et si c'était *lui* ? J'attends. C'est *lui*, mon voisin de palier. Il sourit en me voyant et me lance un joyeux « Bonjour ! ». Je balbutie un semblant de réponse tout en rougissant. Je me sens prise dans un piège, mais lequel ? Je me sens surtout ridicule. Je voudrais descendre l'escalier de façon alerte mais mes jambes tremblent trop. Je fais aussi vite que je peux en me tenant à la rampe. Arrivée au tournant, je lève les yeux. Il me regarde encore en souriant. J'en rougis derechef. Mon Dieu qu'il est beau ! J'ai honte de mon

comportement. Je suis débile, on dirait une gamine de treize ans. Et encore ! Je crois que les filles d'aujourd'hui sont bien plus dégourdies que moi. Mais qu'est-ce qui m'arrive ? Depuis que je suis avec Damien, je n'ai jamais regardé un autre homme, pourquoi celui-là ? Je ne comprends pas, si ce n'est sa ressemblance avec Olivier Martinez qui me faisait craquer dans *Le hussard sur le toit*. Ridicule, je suis complètement ridicule !

Ouf, je suis enfin dehors. J'aime la rue, son agitation, sa foule qui vous rend anonyme. Noyée dans la masse, je me sens en sécurité. Quoique je n'arrive jamais à m'y noyer totalement. Où que je sois on me remarque. Je suis jolie. Non, je suis belle. Les gens se retournent, me regardent, hommes et femmes confondus, depuis que je suis née je crois. Je les ai toujours entendus s'exclamer : « Oh ! Qu'elle est belle ! » Petite j'aimais ça, on m'appelait Boucles d'Or. Toute cette attention sur moi me flattait. Ensuite, ça m'a agacée d'être réduite à une jolie poupée. Comme je n'étais pas encline à faire des bêtises pour me faire remarquer autrement, je suis devenue la meilleure de la classe, sans trop de difficulté d'ailleurs. Je voulais prouver que l'enveloppe n'était pas vide ! À l'école primaire, j'étais la coqueluche de la classe mais au collège tout a changé. J'attisais les convoitises ou les jalousies. L'adolescence, c'est la période du « très » ou « trop », il n'y a pas de commune mesure. Moi, je haïssais déjà les extrêmes. Je me suis donc réfugiée dans les livres.

Je découvrais le monde, ses cultures, ses différences mais aussi les sentiments à travers les lectures. Je ne me lassais pas de toutes ces découvertes, au contraire elles me donnaient soif. Je voyageais à travers les continents. Je suffoquais avec Scarlett sous la chaleur d'Atlanta, je tremblais de froid avec Sophie au bord du lac Baïkal, je cachais mes pieds trop grands dans la Chine de Pearl Buck, je foulais la poussière du sol africain avec Karen Blixen. Je traversais l'Histoire. Au Moyen Age, je dansais sur le parvis de Notre-Dame, sous Louis XIII, j'intriguais dans les couloirs du Louvre, et au 19^{ème}, je regardais, impuissante, Gervaise sombrer dans l'alcool. Je partageais les sentiments de chaque héroïne : la passion de Mathilde, la mélancolie d'Emma, la tristesse de Sagan. Sans quitter Paris, je pouvais entendre le chant des cigales en lisant Pagnol et bien avant mon premier flirt, je connaissais déjà tout sur la passion amoureuse depuis le baiser de Roxane jusqu'aux siestes torrides dans le quartier chinois de Saïgon.

En plongeant sans retenue dans la littérature je me sentais vivre alors même que je m'isolais du monde. Ce que je continue de faire encore aujourd'hui. Mais en mon âme et conscience cette fois.

Je repense à toutes ces histoires d'amour vécues par procuration tandis que d'autres les vivaient réellement. Ils sont là tous ces témoignages de vie, gravés dans les verrous accrochés aux grilles du pont des Arts. Je prends le temps de respirer. J'aime goûter aux différentes odeurs parisiennes. Sur la passerelle, c'est un parfum de bois humide et de fer rouillé mêlé à celui de la Seine. En passant je souris aux artistes qui m'accostent, tout en déclinant leurs offres. Cette fois, je n'ai pas le temps de m'arrêter pour discuter avec eux. Au retour peut-être, à moins que je ne rentre par le pont Neuf... J'apprécie d'échanger mes impressions avec les peintres. Dès qu'ils comprennent que je ne suis pas une acheteuse potentielle mais que je m'intéresse à toute forme d'art, ils se livrent avec passion. Chacun d'eux a une vision personnelle de Paris qu'il tente de me faire partager. Il y a mille et une raisons d'aimer Paris et de le lui montrer.

Je remonte la rue de Seine et prends la rue Jacob. Je finirai par Roger. Je rends mon travail et en reprends d'autres. J'ai l'habitude et généralement, je n'ai affaire qu'avec les secrétaires. Mais Roger c'est différent. C'est chez lui que j'ai commencé. Je cherchais un petit boulot pendant mes années étudiantes et, sans me connaître, il a accepté de me confier des corrections. Grâce à lui, ce qui ne devait être qu'un travail d'appoint est devenu par la suite mon métier.

Sa secrétaire m'informe qu'il est dans son bureau. J'adore cette fille. Elle prend son rôle très à cœur. Elle vous accueille avec le sourire, un mot aimable et toute son attention. Ce qui n'est pas toujours le cas de ces secrétaires collet monté ou désabusées. Elles vous reçoivent du bout des lèvres, leurs sourires étant réservés aux écrivains célèbres. Je frappe à la porte et entre.

— Bonjour Roger !

— Ma toute belle !

Il se lève aussitôt pour venir à ma rencontre.

— Bonjour ma chérie !

Il me serre dans ses bras, me colle contre son ventre rebondi et m'embrasse avec effusion. Roger est un gros nounours très câlin. Et j'aime ça, moi, cette tendresse un peu pataude. Avec lui, je me sens protégée. Il était là pour m'écouter, me consoler quand la sinistre vérité a fait s'écrouler le monde sur lequel je m'étais construite. Il est le seul à qui j'ai raconté toute mon histoire. C'est peut-être parce qu'il était bienveillant avec moi que j'ai pu me livrer, ou parce que je me suis confiée à lui, qu'il est devenu ce papa de substitution. C'est comme l'œuf et la poule ; on ne saura jamais qui était là en premier. Peu m'importe, cette relation m'apaise et me rassure.

Je prends place à ses côtés dans l'un des fauteuils en cuir du bureau et nous bavardons tranquillement. Avec lui, je ne vois jamais le temps passer. Il faut que Charlotte, la secrétaire, l'informe de son départ pour que nous réalisons qu'il est déjà tard.

J'ai une traduction pour toi cette fois.

— Ah !

— Un philosophe anglais.

— Et c'est... ?

— Philosophique.

— Ça m'avance !

Il rit en m'embrassant et je me sauve.

Je ne supporte plus ces repas de famille. Ça n'en finit jamais. On sort de table à pas d'heure, repus et imbibés ! Toujours les mêmes sujets. Ça commence par la famille : « Alors Marianne, quand est-ce que tu nous le fais ce petit ? » Et moi de répondre invariablement : « On a encore le temps ! ». Moue dubitative de ma belle-mère. Elle ne comprendra jamais que je n'en ai pas envie. Surtout que si cela devait arriver, on ne le ferait pas pour elle - ce ne pourrait être que par accident mais je veille ! - Parfois j'ai l'impression qu'on le lui doit cet enfant. Rien du tout, je ne lui dois rien du tout ! Et surtout pas un enfant ! Il va bien falloir qu'elle l'intègre, de gré ou de force. Quand enfin le sujet famille est épuisé, on attaque le monde du travail. Je m'abstiens d'intervenir, si ce n'est pour soutenir le débat. Je fais tache dans cette famille. Je suis la seule à ne pas faire partie de la fonction publique. Quoiqu'en fin de carrière, mon beau-père à l'EDF et ma belle-mère à La Poste ont dû rejoindre les rangs du privé. Seuls les enfants font encore honneur à leurs parents. Gilles est greffier au tribunal de Versailles, son épouse, Séverine, professeur des écoles – ridicule ce nom ! – Céline, infirmière au CHU du Kremlin-Bicêtre, Fabien, son mari, travaille à l'URSSAF et Damien est contrôleur des Impôts. Pour l'instant, ils sont fiers de faire encore partie de la grande famille des fonctionnaires. Même si la République d'aujourd'hui n'accorde plus suffisamment de crédit à ses nobles serviteurs, ils continuent de croire aux valeurs du Service Public mais ce n'est pas sans douleur qu'ils constatent le faible intérêt de l'État. Les filles sont les plus dégoûtées, j'avoue que je les comprends. Séverine continue à croire qu'un jour, peut-être, il y aura enfin un ministre de l'Éducation Nationale capable de s'intéresser davantage aux enfants qu'à son portefeuille, dans les deux sens ! Quand on voit l'augmentation de salaire qu'ils se sont octroyée, plus la retraite à vie, on comprend pourquoi certains n'ont eu aucun scrupule à changer de camp ! Céline, en revanche, semble découragée. Un de ces jours, elle pourrait bien démissionner et passer dans le privé pour enfin avoir simplement le droit de faire son travail correctement. Il est inimaginable qu'on puisse penser au profit dans les services de santé ou dans l'enseignement.

Ensuite, il n'y a plus qu'un pas pour glisser sur le terrain de la politique. Là, plus les bouteilles de vin se vident et plus ça devient houleux. Pourtant, ils sont tous du même bord. En bons fonctionnaires qu'ils sont, ils votent tous pour le PS. Moi aussi, depuis que j'ai abandonné ma tendance gauchiste. Quoique, je risque d'y revenir quand je vois la politique des socialistes aujourd'hui ! Ils prônent la démocratie mais sont incapables de la respecter. Si le vote blanc était reconnu, je n'éprouverais pas autant

de difficulté à aller voter. Pour l'instant, cela revient surtout à limiter les dégâts. Je ne me suis toujours pas remise de l'élection de 2002, j'espère bien ne plus jamais avoir à regretter mon choix.

Je rêve d'une VI^{ème} République où la démocratie serait respectée, où le citoyen serait considéré et où l'être prônerait sur l'avoir. Un monde où le collectif prendrait le pas sur l'individualisme et l'altruisme sur le profit. Une société qui ne serait plus dominée par l'argent et les banques mais au service de l'humain. Il faudrait pour cela pouvoir compter sur l'honnêteté et l'intégrité de nos politiques. Mais, je me laisse emportée par l'utopie de mes années universitaires ! Je n'ai malheureusement plus vingt ans pour y croire encore. La réalité est tout autre. J'en ai fait le constat édifiant au cours de mes nombreux voyages, que ce soit dans les favelas de Rio ou dans les bidonvilles de Bombay. C'est même de plus en plus visible dans les rues de Paris. L'humanité, quand on la touche de près, n'est pas toujours très belle à voir. Mais je m'égare ! J'ai complètement perdu le fil de la discussion...

Damien n'a pas dit un mot depuis que nous sommes partis. Il somnole contre la vitre du RER. Il faut dire qu'après ce qu'il a mangé et bu, il ne peut plus faire grand-chose d'autre. On arrive à Auber, il va bien falloir qu'il réagisse. Quand il est comme ça, je le laisserais bien cuver jusqu'au terminus.

Quand je pense que j'étais contente de prendre cette traduction ! J'en suis à peine à la vingtième page et j'en ai déjà marre. Le style est lourd, empesé, les idées sont confuses voire contradictoires. Je me demande vraiment pourquoi Roger a décidé de faire traduire cet ouvrage. Il n'apporte rien à la philosophie, bien au contraire, il l'embrouille. On est loin de Michel Onfray !

Je préfère vraiment mon petit policier argentin. Malheureusement, il n'est pas très prolix. Sa dernière publication remonte à deux ans. Bien dommage que je ne sois pas la traductrice attitrée des Higgins Clark, j'aurais au moins du travail assuré ! Mais ce ne serait qu'alimentaire. Je n'y trouverais pas le même plaisir que dans la prose du romancier argentin. Tant pis, je traduis peu mais au moins le texte est de qualité. Je ne peux pas en dire autant du philosophe anglais. J'ai besoin de faire une pause. Je vais sur ma messagerie. J'ai un message en attente de Ludwig.

« Petit rappel : récital à Gaveau jeudi. Tu es libre ? »

Cela me fait sourire, je réponds aussitôt.

« Toujours pour toi ! »

« Super ! Tu me retrouves là-bas vers 18h ? »

« Ok. Où es-tu ? »

« Dans le train. Je rentre à Munich. »

« Encore en vadrouille ! »

« Et oui, c'est mon destin. »

« Si j'avais du temps, je te plaindrais. »

« Tu n'en as pas ? »

« Non. »

« Tu fais quoi ? »

« Une traduction. »

« Allemande ? »

« Non, anglaise. »

« Bah... »

« Voilà, tu as tout à fait résumé ce que je ressens. »

« Bon courage ! Tu me raconteras tout ça jeudi. »

« Je n'y manquerai pas. »

« Je t'embrasse. »

« Moi aussi. »

Ludwig, l'ange blond. Il va falloir que je le rappelle à Damien. Il va sûrement me faire une scène ou bouder...ce sera selon son humeur. Il est encore jaloux de Ludwig. C'est idiot, je crois même qu'il le sait mais il ne peut pas s'en empêcher. Pourtant, depuis le temps, il devrait bien avoir compris que nos rapports ne sont que fraternels. Parfois, je me demande s'il n'est pas tout simplement jaloux de l'homme. Jaloux de la beauté délicate de Ludwig, de son charme, de son talent. Cela n'a peut-être aucun rapport avec moi, ni avec notre relation.

Il me tarde déjà d'être à jeudi. Je retrouve l'énergie nécessaire pour me remettre au travail. À nous deux Monsieur le philosophe !